

Au commencement était Eva : la pérégrination inté- rieure de Carry van Bruggen

«Au commencement était le moi... », aurait pu faire dire Carry van Bruggen (1881-1932) à Eva, à la fin du roman éponyme - un moi qui envahit progressivement tout le roman conçu comme un vaste et profond monologue intérieur. Si le procédé n'est pas nouveau pour le lecteur du XXI^e siècle, il n'en était pas de même en 1927, année durant laquelle la romancière publia son roman - le dernier, avant sa mort, cinq ans plus tard. «Dans la littérature néerlandophone, un roman écrit entièrement d'après ce principe était une nouveauté inédite», commente la traductrice Sandrine Maufroy.

Cette œuvre singulière a ainsi marqué un tournant dans la production littéraire de langue néerlandaise, certes initié partiellement par quelques prédécesseurs, en faisant entrer le roman dans le registre de la plus pure subjectivité: «Au commencement était le moi... ». Pareille assertion ne résonne pas d'emblée comme une évidence, ce «moi» étant au cœur de la quête menée par Eva. Ce n'est qu'au terme de sa pérégrination intérieure, de ses dix-huit à ses quarante ans, que l'héroïne trouve son principe d'unification, réunissant compréhension et sensibilité pour former cette «totalité» à laquelle elle aspire, année après année. C'est pourtant ce «moi» qui forme à la fois l'origine de la démarche intérieure du personnage et la forme même du roman.

Le jeu des pronoms personnels, explicité par Sandrine Maufroy dans sa postface, devient une finesse stylistique, la première personne du singulier tendant progressivement et totalement à remplacer la troisième.

Ce «moi» est encore à l'œuvre dans l'acte même d'écriture, qui reprend notamment de courts récits publiés antérieurement et fondés sur des souvenirs d'enfance. Certes, *Eva* est une fiction; mais les éléments imaginaires restent généralement relatifs à une trame lointaine, presque superfétatoire. L'œuvre consiste en un acte de mémoire, à la manière des Juifs d'autrefois qui, par l'approfondissement de leur expérience comme peuple, font retour sur leurs origines et interprètent dans une perspective constamment renouvelée les mêmes faits. C'est ainsi que le premier récit de la création est plus récent que le second, que Dieu se fait moins violent à mesure que l'alliance est scellée, méditée, vécue. C'est ainsi qu'Eva revient sur des questionnements



Carry van Bruggen (1881-1932) et ses deux enfants, collection «Literatuurmuseum», La Haye

itératifs, leur conférant un sens revisité en vertu de ses expériences successives, que Carry van Bruggen (pseudonyme de Caroline Lea de Haan) pense à nouveaux frais la question de Dieu, des religions, des idéologies politiques, de la collectivité...

Le fait même que la romancière fasse de son double Eva et de David - inspiré de son frère poète Jacob Israël de Haan¹, né la même année, mais à presque douze mois d'intervalle - des jumeaux procède moins de la fiction que d'une relecture existentielle. Carry van Bruggen s'adosse encore à la tradition juive de son enfance, marquée par la figure de son père, chantre pour le culte juif. Sa prose a quelque chose de la psalmodie, des lamentations litaniques qui reprennent assidûment les mêmes expressions pour les convertir en une prière. Le père d'Eva explique à sa fille que la répétition est, dans la Thora, le signe d'une décision irrévocable de Dieu. Dans le roman, cette répétition exprime l'incertitude de la quête, le ressassement d'une réalité dans l'espérance de faire jaillir une quelconque vérité.

Les éléments cosmiques et temporels, dont le lecteur est saturé dès l'ouverture du roman, convergent vers cette quête. Aux descriptions naturalistes qui caractérisaient ses premiers textes, Carry van Bruggen a substitué un paysage qui confine à l'intériorité, qui intègre la vision objective et la perception intime. Les points de suspension succèdent aux interrogations suspendues... La romancière guette ce jour, le premier, dans lequel s'inscrira le poème d'un Théo imaginaire, prononcé par le chantre David pour la nouvelle Eva, celle qui trouvera dans la maternité la possibilité d'un premier don.

Mais ce don n'est pas encore «totalité».

La «moralisation sexuelle judéo-calviniste» fait obstacle à la vie, créant une dichotomie entre amour et désir. Eva connaît ultimement la rencontre et renverse la parole du poète néerlandais Frederik van Eeden (1860-1932), pour oser une réconciliation tant attendue: «Ce n'est pas l'amour qui fait du désir charnel quelque chose de bon. C'est le désir charnel

qui fait de l'amour quelque chose de bon.» Eva a quarante ans; Carry van Bruggen, à peine davantage. Ce renversement est encore adossement à la morale de l'enfance. La dichotomie demeure, comme un goût d'inachevé. Il aura peut-être manqué à Carry-Eva dix ans de plus pour trouver un principe d'harmonie entre jouissance et morale, amour et désir, personne et communauté.

Pierre Monastier

CARRY VAN BRUGGEN, *Eva*, traduit du néerlandais, annoté et commenté par Sandrine Maufroy, éditions rue d'Ulm, Paris, 2016, 290 p. (ISBN 978 2 7288 0560 0).

1 Voir *Septentrion*, XLIV, n° 4, 2015, pp. 63-68.